

Another View



THE FEELIES

NOIR DESIR

PETER ASTOR

DOMINIC SONIC

ARTHUR H

RAIN TREE CROW

LES THUGS

CARTER U.S.M.

THE DENTISTS

DOMINIQUE DALCAN

réussis. Oubliée momentanément, la formule machines-bandes-guitares saturées de "Cold tears" ne se retrouve pourtant ici que sur un seul titre, "All you men" composé et joué entièrement seul par le garçon sonique. Avec un groupe à géométrie variable (Bertrand Cantat est notamment aux chœurs sur "Why don't you care for me ?" et joue de l'harmonica sur "Signe des temps", une reprise du groupe rennais, les Nus). Dominic Sonic embrasse d'autres horizons, offre plus d'espace et de liberté à ses compositions, étoffe les sonorités, la voix devenant plus mélodique ("Used to be"), mais toujours avec cette touche particulière qui caractérisait son premier album. Pas étonnant donc de regoûter à ces guitares larsennées et cavernueuses, ces rythmes saccadés, ce son violent et rude ou acoustique et ample ("Song of mister Charles", "Rootless nation" et "Sad tuesday") qui plonge de plus en plus dans les racines de la musique américaine. Le dobro et le kazoo, par exemple, confèrent aux morceaux des ambiances tranquilles en apparence, les enrichissent, mais le trouble est là, s'écoule en profondeur. Fidèle à lui-même, Dominic Sonic se fend de deux reprises impeccables, une des Nus, et une de Neil Young ("Hey hey my my") et confirme son talent de parolier dans la langue de Molière sur "La folle de Saint-Lunaire" et "Tout est normal", cyniques et désabusés, qui contrebalancent parfaitement tous les titres composés en anglais. Plutôt que de refaire le même album, Dominic Sonic s'est risqué à s'aventurer dans des directions musicales qu'on ne lui aurait pas soupçonné ("Shit song" et son côté fanfare-bastringue et "Song of Mr Charles" qui se termine en chanson rodéo-country). Peu à peu les références qu'on lui collait à la peau s'estompent, un style se dessine, une personnalité se dégage et s'impose. Révérence !

Pierre GOLFIER

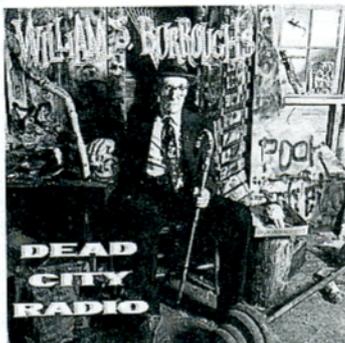
PERE UBU

Worlds in collision
(Fontana/Phonogram)

David Thomas avait parlé du précédent album de Père Ubu - "Cloudland" - en utilisant l'image d'un verre qui, après avoir été examiné sous les angles les plus tordus, serait enfin regardé de face, simplement et sans détours. C'était la définition du groupe pour le mot "pop". Mais, habitué aux infimes détails, l'équipe de David Thomas a visiblement oublié une myopie malade et ébauché un album aux contours flous, simpliste à l'excès. C'est avec une nouvelle paire de verres correcteurs qu'ils ont croqué "Worlds in collision", heureux mariage des égarements "artistiques" de "The tenement year" et de "Cloudland". Il a le mérite de ne garder que le meilleur des deux : la richesse du premier, mais allégée par la cavalcade enjouée du second. Des chansons comme "Worlds in collision" ou "I hear they smoke the barbecue", tout en se précipitant sans retenue dans l'oreille de l'auditeur lambda, s'agrippent et tournicotent au son d'un

accordéon par-ci ou d'un violon par-là. Et à l'inverse, les vieilles bizarreries retrouvées, à la "Tupentine", ont toutes un air de fête, comme si elles avaient été dépoussiérées pour l'occasion. "Worlds in collision" ce serait comme de vieux forains qui utiliseraient des trapèzes en fibre de verre, plutôt que le chapiteau flamboyant neuf de "Cloudland". Une bande de doux dingues qui en auraient eu assez d'être bien élevés et auraient décidé de ressortir leur entonnoir démodé. Une clique qui aurait eu mieux à faire que de trouver des métaphores en verre à moutarde...

Alexandre LEJARD



WILLIAM S. BURROUGHS
"Dead city radio"
(Island)

Expatrié volontaire des Etats-Unis, c'est au Mexique puis au Maroc que Burroughs a écrit "Junkie" et surtout "Le festin nu", sans doute l'un des plus grands romans de la modernité. Vision hallucinée dénonçant la dépendance de la drogue comme l'assujettissement aux valeurs douteuses, dans une prose corrosive et lyrique, "Le festin nu" allait, selon Norman Miller, imposer Burroughs comme "le seul auteur américain contemporain de génie". Aux yeux d'une génération fascinée par une vie auréolée d'une sombre légende, et par une vision d'une lucidité impitoyable, cet empêchement de penser en rond demeure l'un des rares créateurs qui ait sauvé l'Amérique du confort climatisé où elles s'enfonçaient. A 77 ans et (presque) toutes ses dents, le Pape de la Beat Generation revient hanter la bonne conscience de cette Amérique fière de ses G.I's et de ses missiles Patriots. Avec sa voix monocorde de vieil ours grincheux, il sussure ses litanies apocalyptiques, soutenu par les comptines au piano d'un John Cale ironique, les envolées symphoniques du N.B.L. Symphony Orchestra ou les guitares déstructurées de Sonic Youth. Des passages de la Bible ("The sermon on the mount") voisinent avec une condamnation en règle du puritanisme ambiant ("Love your enemies", "The Lord's prayer"), des fables noires ("Kill the badger !", "Ah pook the destroyer") dessinent les contours sombres et macabres d'une Amérique pourrie de l'intérieur. Le tout culmine avec "No more Stalins, no more Hitlers" et "A thanksgiving prayer",

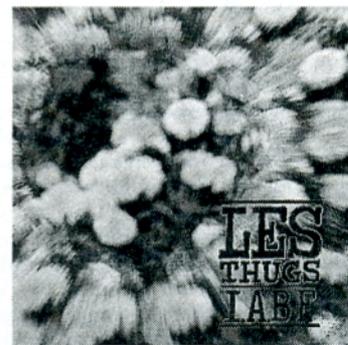
joyaux de prose concise mais tranchante, clouant au pilori la vanité et l'hypocrisie d'une société qui s'est construite en digérant et en rejetant tout ce qui pourrait assombrir le rêve américain. "Thanks for the dream of a country where nobody is allowed to mind his own business". Ce ressentiment amer envers sa patrie d'origine le fait accoucher de ses plus beaux textes et ajoute à sa voix une puissance dramatique qui donne froid dans le dos. Et même après que les dernières notes de ce disque se soient évanouies, on reste longtemps secoué par ce regard dévastateur sur notre quotidien.

Sébastien DEGENNE

LES THUGS

"International anti-boredom front"
(Houlala/Danceteria)

Pourquoi donc a-t-on collé aux Thugs l'étiquette de groupe hardcore ? D'accord, ils jouent vite, fort et regorgent de tension et de violence lorsqu'ils sont sur scène, mais leurs morceaux sont construits à partir des matériaux simples du rock, et répondent à des structures tout ce qu'il y a de plus pop. Il suffit d'écouter "I love you so" pour s'en persuader définitivement. Chaque composition est conçue comme un cri du cœur, sans concession, où tout éclate sur un fond de couches de guitares qui s'entremêlent dans un joyeux bourdonnement sonore. La musique des Thugs est urgente et le propos souvent grave, loin des textes mièvres et naïfs habituels véhiculés par un grand nombre de groupes. "International anti-boredom front"



ne dépareille pas des précédents albums des quatre angevins, et des morceaux comme "Stop the war", "Good friends" et "Power race" rassureront les fidèles hystériques qui retrouveront avec une frénésie non dissimulée les cascades de guitares atomiques, la batterie "charge de cavalerie", la voix souffre d'Eric et les "backing vocals" plaintifs de Christophe qui ont fait la réputation des Thugs. Ces mêmes-là seront également surpris par "Welcome to the club" où la musique se mélange à des voix repiquées sur les grèves ou rières de 68. Quant aux plus réticents, je ne peux que leur conseiller d'y goûter et de se laisser entraîner dans le tourbillon sonore, on est tous passés par là.

Pierre GOLFIER